

Une créature debout

Discours prononcé le 2 octobre 1960

Henri Guillemin

Vous vous doutez bien, Mesdames et Messieurs, de l'émotion que j'éprouve, moi, nouveau venu, à prendre la parole à Médan, et surtout en la présence même du fils d'Emile Zola, le docteur Jacques Emile-Zola, que je salue ici, avec respect.

Ce que je voudrais tenter de vous apporter, c'est simplement le témoignage d'un homme de bonne volonté que son éducation avait tenu longtemps éloigné de Zola, puis qui s'est approché de lui, et qui a découvert à quel point cet homme méritait non pas seulement qu'on l'admirât beaucoup, mais qu'on l'aimât profondément.

Disons donc qu'il s'agit d'un essai, d'un très bref essai de biographie intérieure, pour tâcher d'entrevoir qui était Emile Zola.

Eh bien, ce qui frappe d'abord quand on considère son enfance et son adolescence, c'est ce qu'elles eurent à la fois de très rude, et de très noble. Très rude à cause de cette gêne matérielle que Zola connut bien vite et qui le conduisit, autour de ses vingt ans, jusqu'aux confins de la misère ; à cause de ces rencontres avec la mort, aussi, multipliées : à sept ans, il voit mourir son père ; à dix-sept ans, sa grand-mère (qui avait toujours vécu près de lui) ; à vingt ans, son grand-père. Et rappelez-vous ce qu'il écrira, au souvenir de ce deuxième deuil : « On était quatre et un trou se creusait. On restait trois à grelotter de misère. C'était donc ça, mourir ! C'était ce plus jamais ... »

Très noble, car une espèce de pureté farouche est en lui. Et quand lui arrive, à vingt et un ans, cette aventure avec Berthe, la prostituée qu'il appellera Laurence dans sa *Confession de Claude*, on le verra jouer, au naturel, l'histoire de *Résurrection*. Avec une candeur d'enfant, avec une totalité poignante, il essaiera, en vain, d'arracher cette femme à l'abîme. Vous vous souvenez ? « Ce front dur, cette bouche froide, cette résolution de ne pas me répondre, de ne pas m'écouter ... Je me suis déchiré à essayer de me faire entendre d'une âme morte. » On ne dira jamais assez, je crois, le retentissement, en lui, de ce drame. Horreur des mensonges, d'abord des mensonges littéraires sur les mansardes, et les « grisettes » et les « belles amours » faciles de la jeunesse. Passion de comprendre le chemin qu'avait parcouru cette malheureuse avant d'être ce qu'il la voyait.

Hésitation entre ces deux formes d'expression littéraire que, dans une lettre de février 1861 à son ami Baille, il définissait ainsi : la « satire », le « cantique ». Et tout son tempérament le portait au « cantique », car « ce n'est pas, disait-il, en montrant brutalement son mal à un homme qu'on le guérit ; c'est en lui montrant le bonheur qu'il trouverait s'il suivait la bonne route ».

Et son premier livre, les *Contes à Ninon*, c'est un « cantique » ; lui-même le dit : « Ninon, tu ne sais pas comment va le monde. Les fleurs y sont malades, et bientôt peut-être les cœurs seront morts ». Et lui, il veut empêcher les cœurs de mourir.

Echec. Il tente, alors, avec sa *Confession de Claude*, une combinaison du « réel » et du « rêve » (« J'ai deux existences parallèles : l'une ici-bas, dans ma misère ; l'autre dans la profonde pureté du ciel bleu. » Et ceci encore : « La réalité est affreuse ; elle ne me quitte pas. » Et ceci : « En moi, à la fois, l'âpre besoin du réel, et un refus de renoncer, une impossibilité de dire adieu aux espérances du rêve » ; je cite de mémoire ». L'âpre réel c'est Berthe, les espérances du rêve, c'est Claude.

Echec encore. Alors Zola se décide, violemment, pour le réel seul, le réel nu, le réalisme débarrassé des prudences de Balzac ; et tant pis pour l'odeur !

Il est parti, et il mettra du temps à se faire entendre. Ni salonnard, ni boulevardier, parisien le moins possible, il travaille et travaille. Dix ans après les *Contes à Ninon*, dans la préface de ses *Nouveaux Contes*, en 1874, il enregistre cette constatation : « Je me suis enfermé pour ne mettre que le travail dans ma vie, et je me suis si bien enfermé que personne ne vient plus ... » Il n'a pas gagné 3000 Frs avec les cinq premiers volumes de ses *Rougon-Macquart* ; et il ne vit, et ne fait vivre sa femme et sa mère, que par des besognes de journaliste. Puis c'est le déclic soudain de l'*Assommoir* ; le succès, enfin, la grande vente, et tous les périls de l'argent et de la gloire. Le voici chevalier de la Légion d'Honneur en 1888, officier en 1893, président de la Société des Gens de Lettres, candidat à l'Académie ...

Il avance parmi des orages : les uns secrets, les autres publics. Orages secrets : le chaos terrible qu'est pour lui la mort de sa mère, en 1880 ; et, huit ans plus tard, à quarante-huit ans, le tumulte de son amour pour Jeanne Rozerot, et ce qu'il ne peut pas appeler une « faute » ; et pourtant, grâce à Jeanne – qu'elle soit bénie ! – sous ses lèvres, enfin, « ces tièdes cheveux d'enfants ».

Orages publics : la fureur des jalousies, les agressions de Richepin, les deux articles abominables d'Anatole France contre lui, en 1887, la haine de Goncourt ; mais surtout, cette exécration que son œuvre suscite, cette exécration à base de peur. Car il a touché à l'arche. Avec lui, l'argent a fait, en littérature, une entrée de vedette. « On joue à la dînette en littérature ; et pendant ce temps-là, la bête humaine est lâchée dans le partage des biens. » Zola est l'homme qui ose montrer tel quel un « conseil d'administration » - le baron Gouraud, qui se trouve être baron parce que son père a vendu jadis à la Grande Armée des stocks de biscuits avariés, le marquis de Bohain qui use de son titre comme d'un miroir aux alouettes pour les économies des petites gens. M. de Robin-Chaignot qui touche chaque année cent mille francs de prime occulte pour donner, sans examen, son visa aux comptes de gestion. Zola parle de ces « entretenus », les Grégoire, les Boisgelin, avec « leur bonheur sans fenêtre sur le malheur des autres ». Il décrit ce « grand mariage » à la Madeleine, le mariage Quinsac-Duvillard ; un évêque s'est dérangé pour le bénir, et c'est comme, à la sacristie, ce défilé de visages horribles « suant tous les crimes de l'argent ». Il va jusqu'à mettre en scène un officier, le capitaine Jolivet, qui déteste les « gens à idées », les intellectuels, et qui comprend comme il faut le rôle social de l'armée : « Heureusement que l'armée est là pour barrer la route aux coquins ! »

Et, au-dessous, l'enfer des misérables : ceux de la rue de la Goutte-d'Or, dans l'*Assommoir*, ceux de la mine, dans *Germinal*, ceux du bidonville de la cité de Naples dans l'*Argent*, ceux de cet univers concentrationnaire des taudis ouvriers, à Belleville, à Ménilmontant. Et l'abbé Pierre Froment, dans *Paris*, revient épouvanté de ce qu'il a vu, sachant désormais « sur quelles abominations repose la félicité des nantis ».

Ces choses-là sont des explosifs, et la parade bourgeoise c'est l'alibi du moralisme, la méthode du mouchoir devant le nez. Ce Zola est irrespirable ! Il patauge dans les excréments ! Et Brunetière qui le surveille de longue date, écrit, en ricanant dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1898 : « Jamais homme après avoir dénoncé les vices de la société présente, n'en a pris, quant à soi, plus aisément son parti ».

Il tombait bien, Brunetière ! L'année 1898 été précisément celle où Zola venait de montrer (le 13 janvier avec *J'accuse*) comment il en prenait son parti, de l'injustice. Mais je ne veux pas entrer ici dans le détail de cette affaire Dreyfus. Laissez-moi vous dire seulement que, lorsque le journal de Clemenceau publia *J'accuse*, jamais son titre, *L'Aurore*, n'avait été plus exact.

Péguy, qui avait vingt-cinq ans alors, et qui ne connaissait pas Zola, avait été si bouleversé par le grand acte qu'était *J'accuse*, qu'il désira voir Zola, bien le regarder, avoir de lui « cette impression du face à face dont rien ne peut jamais tenir lieu ». Et il nous dira qu'il avait été surtout frappé par « l'extraordinaire fraîcheur à s'étonner » que gardait cet homme de près de soixante ans, aux traits « tirés et comme retirés vers le dedans », à s'étonner de « tout ce qui se faisait de laid, de sale, de mauvais ». Péguy ne se doutait pas, quand il faisait cette remarque, qu'il recoupait une observation, bien antérieure et narquoise à celle-là, de Banville, en 1874, lequel raillait ce M. Zola, tellement « impressionné par tout ce qu'il voit, comme le serait, disait-il, un sauvage ou un enfant ». Quelqu'un, ce jeune M. Zola de 1874, « qui n'en revient pas ... »

Eh ! oui, la *Confession de Claude*, c'était l'œuvre de quelqu'un qui « n'en revenait pas » à la vue de ce qu'est le monde. « Je resterai peut-être toujours un enfant », disait Claude (Emile) à la fin de son livre ; et c'est Zola lui-même qui prête à son docteur Pascal, inventé à sa ressemblance, un « regard d'enfant ». Emile Zola a été un enfant chrétien : un adolescent chrétien ; il a vingt ans lorsqu'il rédige cette profession de foi : « Je crois en un Dieu tout puissant, juste et bon. Je crois que ce Dieu m'a créé, qu'il me dirige et qu'il m'attend ». Mais, dès vingt-cinq ans, avant même peut-être, sa pensée n'est plus la même. Sous l'influence du milieu philosophique et littéraire, Zola, avec cet emportement de sincérité qui sera toujours le sien, adhère au déterminisme. Parlant des « crédules », il déclare, avec une espère d'allégresse polémique : « Nous nions leur Bon Dieu, nous vidons leur ciel ! » Ces mots-là, sous sa plume, sont antérieurs à octobre 1880, date de la mort de sa mère. Plus d'allégresse en lui, après cette date, à la pensée qu'il n'y a rien, au-delà du tombeau. Sa certitude reste inchangée, mais elle est devenue « une amère certitude ». Il faut les congédier les « espérances du rêve », et il n'en finit pas de leur dire adieu. C'est là le sens profond de son livre *Le Rêve*, encore si mal compris – flamme irréaliste au-dessus de son œuvre, cathédrale de songe – et *Lourdes* aussi, qui est le contraire d'un livre de haine. Personne n'a parlé de Bernadette avec plus de tendresse : cette « candide », cette « véridique », cette « chétive aux yeux francs, incapable de mensonge » ; elle aussi, elle a rêvé : « rêver ce rêve-là, c'est le grand bonheur ». N'empêche qu'elle est morte, Bernadette, et qu'elle est allée rejoindre le néant, néant elle-même.

Il y a un creux de nuit au fond du cœur de Zola ; un gouffre noir qu'on voit béant de temps à autre ; avec son personnage du Commandeur, par exemple, dans *Lourdes* justement (le Commandeur qui voit la vie ainsi : « n'avoir d'intelligence que pour douter, de volonté que pour ne pas pouvoir, de tendresse que pour se crever le cœur », avec son *Lazare* de 1894, avec son abbé Pierre Froment, dans *Rome*, découvrant tout à coup, dans le jardin Boccanera, sous un ciel plein d'oiseaux et d'azur, « la tristesse infinie de la joie, la désespérance sans bornes du soleil ». Et si Pierre Froment éclate en sanglot devant le Pape, ce n'est pas du tout parce que le Pontife ne l'a pas écouté, c'était, dit Zola, une « douleur bien plus immense, démesurée, sans remède » ; pas autre chose que « la douleur de vivre ». Et qui sait même, comme disait le Jeanbernat de la *Faute*, comme le répètera Zola en personne à la fin du *Rêve*, qui sait si tout n'est pas illusion, phantasme, inanité ?

Or c'est ce nocturne, c'est ce désespéré qui, quatre ans avant de mourir, entreprend ses *Evangiles*. Jules Lemaître avait parlé des *Rougon-Macquart* comme d'une « épopée de la bestialité humaine ». Comme s'il n'y avait que des « bêtes humaines » dans cette fresque géante ! Comme s'il n'y avait pas Silvère, Goujet, Pauline, Denise, la princesse d'Orviedo, et tant d'autres, avec Clotilde et le docteur Pascal au premier rang ! Mais peut-être, c'est vrai, a-t-il apporté trop de complaisance à l'horreur. La dénonciation, pourtant, était nécessaire. Le temps est venu de l'annonciation. Zola boucle sa boucle. Zola revient à son idée première, à sa préférence, essentielle, du « cantique ». Et c'est le mot même qui figure dans ses notes de

travail pour les *Quatre Evangiles* ; ce qu'il veut écrire là, c'est un « cantique de tendresse et de bonté ». Ces *Quatre Evangiles* c'est, dans son œuvre, l'invasion des cœurs purs.

Zola refuse de s'expliquer sur la métaphysique. Il refuse de se dire déiste et refuse de se dire athée. Il y a la science qui est l'investigation du donné. Et, pour lui, c'est la seule route qui nous soit ouverte. Mais la science ne suffit pas. Il y insiste. « Ce n'est pas assez d'être savant, il faut encore être juste ; et ce n'est pas encore assez d'être juste, il faut la bonté et l'amour. » Et il écrit des choses comme celles-ci : « La bonté, c'est le grand fleuve où boivent tous les cœurs », « La raison ? ah ! certainement ! C'est une grande fierté, la raison ; c'est la dignité même de l'homme. Mais au-dessus de la raison, il y a l'amour, l'unique bien à reconquérir, quand on l'a perdu ».

Ses adversaires s'esclaffent devant les poèmes de lui qu'on a révélés et qu'il écrivait, chrétien, à vingt ans. Et Zola riposte (1896) : « Ceux qui s'imaginent que mon passé me gêne se trompent bien. Car ce que je voulais alors, je le veux toujours, et c'est à peine si mes moyens ont changé. » Et si Brunetière hausse les épaules – disant : ce n'était pas la peine, Zola, de quitter le christianisme pour en reprendre, sous d'autres mots, la doctrine de vérité, de justice et de charité – il y a cette différence entre Brunetière et Zola que ces mots de Vérité, de Justice et de Charité, que Brunetière prononce du bout des lèvres, il ne sait pas lui-même à quel point il les ignore ; tandis que ces réalités-là, pour Zola, c'est comme le feu de sa substance, et sa raison de vivre.

Jacques, l'étudiant positif et vil de la *Confession de Claude*, riait de Claude, lui disant : « Tu aimes ce qui n'existe pas ! » Un écho de cela se retrouve dans le *Rêve*. Félicien, dans la chambre d'Angélique, essaie de persuader la jeune fille de le suivre, de fuir avec lui. Elle l'aime. Elle est tentée. Elle résiste. Et lui : « Angélique ! je suis ce qui existe et vous me refusez pour des rêves ! » Mais Angélique se contente de répondre : « Des rêves ? Vous croyez ? ... » Et elle ne cède pas. Pourquoi ? Parce que, écrit Zola, « sa joie était devenue d'obéir ».

Lui aussi, Zola, sa joie est devenue d'obéir à je ne sais quel commandement sourd. Il nous l'a livré, son pauvre et noble *credo*, dans le *Docteur Pascal* : « Vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'œuvre lointaine et mystérieuse, la seule paix possible ici-bas étant dans la joie de cet effort accompli. »

En avant ! Zola est une créature debout. Quelqu'un qui veut rester, qui sait rester une âme vigilante. Avez-vous remarqué que trois de ses livres se terminent sur la vision d'un être, homme ou femme, qui marche, le front levé : Etienne Lantier à la fin de *Germinal*, Mme Hamlet, à la fin de *l'Argent*, et Jean Macquart, à la fin de la *Débâcle* ? Et ce que leur père, leur créateur, Emile Zola, leur murmure à l'oreille, c'est une espèce de Chant du Départ. En avant ! Courage ! Confiance ! Le soleil n'est pas encore levé, mais on le sait bien, c'est sûr, qu'il se lèvera.